

Les ateliers de peinture de l'ARC

Samedi 14 novembre 2013, exposition des ateliers de peinture au Coullemont, à Archennes. Un vent de fraîcheur dans cet ancien hospice tenu naguère par les sœurs de l'Annonciade. Le corridor de l'aile gauche du bâtiment est un avant-goût de la grande salle où sont disposés sur de la toile de calicot, chère à Maria, les dessins et les peintures des enfants et des adultes.

On perçoit d'emblée la sensibilité qui prévaut dans ces ateliers. Une sensibilité à la matière, au grain, à la transparence. Un goût pour les formes fluides, pour les pigments, une manière artisanale de faire surgir la lumière du sein de la matière colorée.

On voit que les ateliers de l'ARC proposent de mettre chacun en confiance devant le geste créatif.

Aujourd'hui, c'est une poésie qui sent l'automne. Le thème du végétal saute d'un mur à l'autre. Bouquets séchés de l'hortensia, tiges élancées, graines comme des pelotes hirsutes. Bouquet sur la table, hors de la cruche. Des rameaux avec des feuilles qui s'ouvrent comme des lèvres. Les feuilles vertes encore, leurs nervures, et l'écarlate, couleur de rouge à lèvres du gratte-cul. Entrelacs des branches et aussi des bois de cerf. Les choses les plus simples, ramassées dans la nature, deviennent des objets picturaux. Parfois, une simple potée, des tiges dressées dans une cruche en fer-blanc.

Certaines peintures font penser à la manière dont Séraphine de Senlis (merveilleux film de Martin Provost avec Yolande Moreau, l'actrice qui fait un pied de nez à la beauté convenue) fabriquait les couleurs, en broyant des matières secrètes qu'elle recueillait dans ses parties de campagne. Louise et Maria possèdent aussi leur petite cuisine.

Une série de petits tableaux nous livre la grande forêt d'automne quand, saisis en un moment de désolation, les arbres semblent immortels. La lumière sourd de la matière la plus revêche. On perçoit au fond le grain de la toile, le geste vivant d'une sensibilité qui cherche à dire la paysage intérieur.

Il y a des feuilles et des branches, mais aussi des fruits, comme chez Verlaine.

Parfois, ils se bousculent un peu sur la toile. Je pense à la peinture chinoise, à la disposition calculée de chaque chose, à la pondération du trait d'autant plus rapide qu'il fut médité. Il serait bon d'expliquer cela, la disposition des choses dans l'espace ; montrer que le rapport entre les choses est plus important que la chose elle-même.

Parfois, le fusain d'un enfant. Une fraîcheur merveilleuse. Un oiseau rond comme une palombe, l'aile comme un nuage enflammé. Ou bien, un animal sorti du bois, comme dans un conte de Perrault.

Le fusain est l'art de charbonner. A St-Luc, il y avait un prof nommé Penasse. Petit, fine moustache, le cheveu noir, il faisait craquer ses souliers sur le plancher de la salle de dessin. Il allait d'un chevalet à l'autre. On entendait sa voix de fausset derrière les grandes feuilles grenues de papier Steinbach. Avant de commencer à dessiner, il demandait de salir la feuille. C'était pour conjurer la peur de la page vierge. Les artistes en herbe jetaient quelques traits noirâtres sur le papier qu'ils balayaient ensuite avec une aile de pigeon. Contact avec la matière, avant de construire la forme.

J'ai vu, peint par un enfant, un paysage avec un arbre en premier plan qui m'a évoqué la peinture de Derain. Un fauve que l'enfant n'a sans doute jamais vu !

Le bric-à-brac de l'ARC est fécond en rencontres inattendues : un crâne de chevreuil, un violon, un foulard, une cruche. Encore un effort, on pousserait la porte des tontons surréalistes. Ils ne sont pas loin et nous guettent...

Les gens viennent voir. Les groupes se succèdent. On regarde, on se parle, on se retrouve. Le vin est bon. Maria et Louise qui animent les deux ateliers commencent une année nouvelle. Il est temps de reconnaître leur talent, leur générosité, et leur capacité pédagogique. Bon vent pour la rentrée !

Paul Dulieu